

PA

560

Médiathèque VS Mediathek



1010809496

PA 560

Sidler
20 I 14

LES PRINCIPAUX POÈTES VALAISANS

PAR

ALPHONSE SIDLER.

*Travail fait au nom de l'« Agaunia » pour le concours de travaux
de la société des Etudiants suisses.*

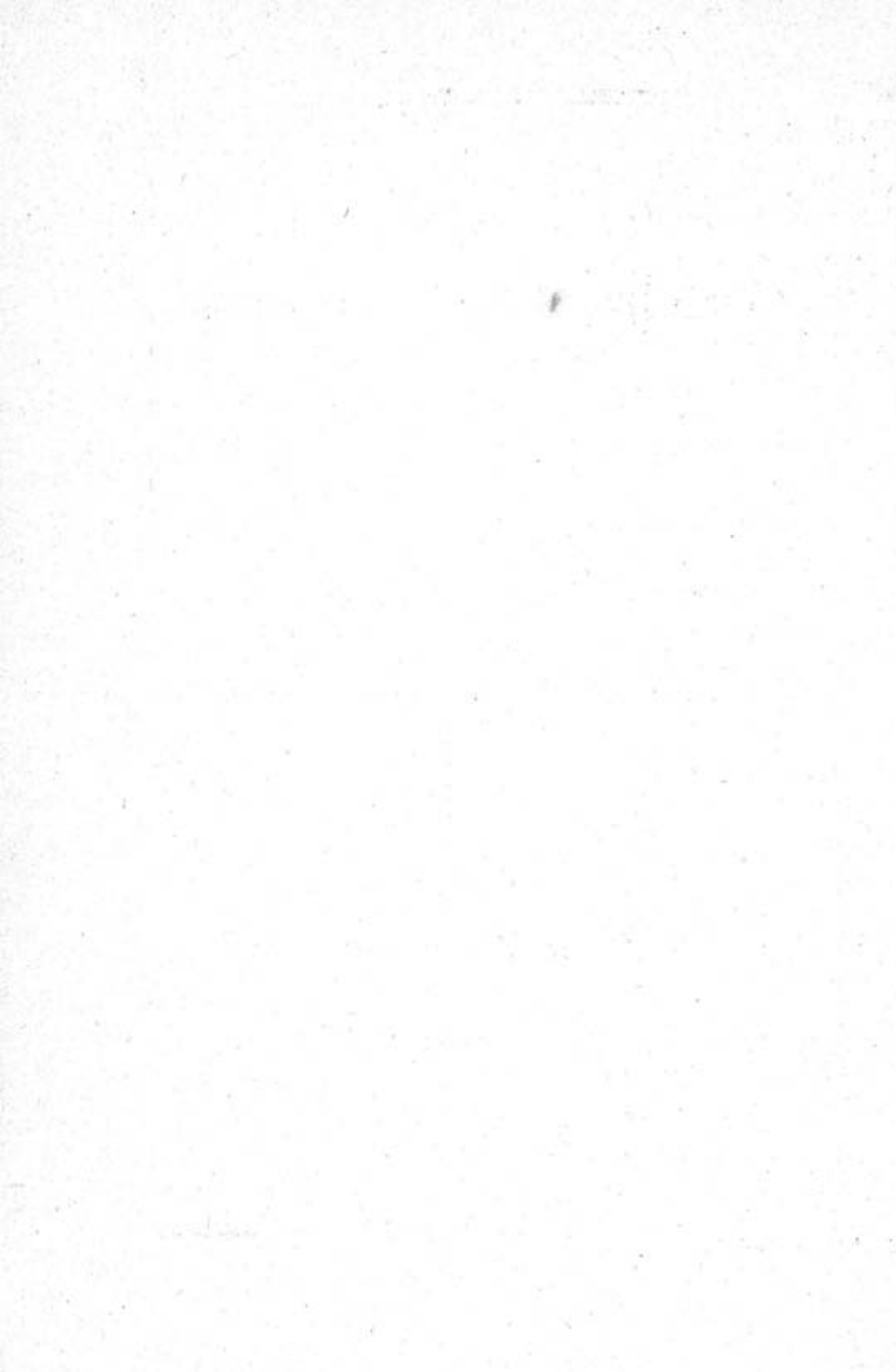


BALE

IMPRIMERIE DU „BASLER VOLKSBLATT“

1898.

PA
560





1253

„A mes parents.“



PA 560

Charles-Louis de Bons.

Au point de vue littéraire, le Valais a toujours été, de la Suisse romande, le canton le moins favorisé, et, jusqu'au commencement de ce siècle, il fut même, sous ce rapport, considéré comme une nullité, ou à peu près.

Ainsi, en 1839, M. Mager dans son « Histoire de la Littérature française », avoue ne connaître aucun poète valaisan; et M. Alex. Dagnet faisant, en 1857, la « *Revue des principaux écrivains de la Suisse française* », ne trouve en Valais que deux hommes de lettres marquants: un poète et un historien.

Et d'abord comment se fait-il qu'à cette époque, ce poète soit, dans son pays, le premier et seul ami des Muses? D'où vient cette « indigence poétique de la terre de Mathieu Schyner? »

Il semble que les beautés paysagiques du Valais, beautés souvent douces et charmantes, grandioses et sauvages parfois, devraient faire vibrer dans l'âme de ceux qui les contemplant, cette corde de poésie et d'enthousiasme départie, faible ou puissante, à tout mortel.

Et, passant à la Suisse, le Valais aurait dû, semble-t-il encore, gardant de la Savoie qu'il quittait les mœurs simples et religieuses, se souvenir aussi qu'elle avait vu naître un Xavier et un Joseph de Maistre, un Vaugelas, un François de Sales.

Si donc tout parle en faveur de sa vie littéraire, où chercher les causes de cette pénurie complète d'œuvres poétiques?

On en pourrait voir une, peut-être, dans les orages politiques qui le bouleversèrent avant et pendant la révolution française; discordes intestines, invasion de l'étranger, misère, deuil, tous les maux que sème et fait germer la guerre.

Puis l'isolement auquel le condamne plus ou moins sa configuration, sa ceinture de montagnes pyramidales, rempart majestueux, sa place à l'extrémité méridionale de la Suisse, n'y serait-il pour rien?

N'oublions pas non plus que le service étranger faisait en Valais de nombreuses recrues. Servir en France ou en Espagne, et plus tard à Naples ou à Rome, était le rêve, la légitime ambition de tout jeune homme. Dès lors, qu'y a-t-il d'étonnant que le métier des vers ait été

dédaigné? La même main ne peut guère à la fois manier une épée et pincer de la lyre.

Bientôt cependant, avec la paix, le Valais entra dans une période de progrès intellectuels.

M. Charles-Louis de Bons fut le fils premier-né des muses dans sa patrie — celui dont parle Alex. Daguët — ; c'est lui qui d'une main ferme y planta le drapeau poétique, autour duquel vinrent se grouper rapidement de nombreux et remarquables talents, dont le Valais a lieu de s'honorer.

Nous allons brièvement et par ordre de mérite en étudier les plus dignes d'être connus, les principaux, accordant, sans nulle hésitation, la première place à M. de Bons, qui a pour lui non seulement le droit d'aïnesse, mais encore l'étendue et surtout la valeur de l'œuvre.

M. Charles-Louis de Bons naquit le 17 juillet 1809 dans la petite ville de Saint-Maurice, d'une famille très ancienne, originaire du village de Bons, en Savoie. Nombreux sont ses ancêtres qui occupèrent des places marquantes dans la magistrature valaisanne, ou qui se distinguèrent dans le service militaire étranger.

Entré à l'âge de dix ans au collège de l'abbaye de sa ville natale, il y fit toutes ses classes latines et fut remarqué pour son talent et pour son zèle à l'étude.

La noblesse de ses sentiments, l'exemple de ses ancêtres le poussaient vers la magistrature: il fréquenta l'école de droit, alors établie à Sion, et à l'âge de vingt ans il obtint son diplôme de notaire.

Homme de cœur et de travail, il sut se faire aimer et estimer de ses concitoyens, qui l'appelèrent tour à tour à la députation du district de Saint-Maurice, à la présidence du Grand Conseil, au fauteuil de conseiller d'Etat, et à tant d'autres charges, où il se montra toujours dévoué, généreux et intègre.

Il avait, très jeune encore, épousé Mlle Amélie de Rivaz, petite-fille du comte de Rivaz, grand baillif de la République valaisanne et député du département du Simplon au Corps législatif de l'Empire français. Elle lui donna trois fils, dont le cadet, encore enfant, fut victime d'un mortel accident.

C'est, selon le désir qu'il en avait exprimé, dans les bras de ses deux aînés, Charles et Roger, que le 1^{er} septembre 1879 il s'éteignit pieusement et courageusement.

*Que l'amour filial m'allège la vieillesse,
Deux fils me sont restés, ne me les prenez pas !
Et que, pleuré par leur tendresse,
En m'en allant à vous, je meure entre leurs bras !*

M. Roger de Bons avait hérité de son père ses goûts littéraires; mais la mort vint aussi le frapper, dans sa pleine maturité, et briser ainsi une carrière qui promettait d'être fructueuse.

L'aîné, du nom de Charles est le préfet actuel de la ville de Saint-Maurice.

M. de Bons s'était exclusivement voué à la carrière politique; mais pour faire diversion à ses occupations nombreuses et astreignantes, il consacrait ses moments de loisir à la culture des belles-lettres.

Son premier pas dans la lice littéraire fut « *Blanche de Mans* » roman qui fait penser au Quentin Durward de Scott.

En prose, nous trouvons encore ses « *Nouvelles valaisannes* » dont « *Saute-en-barque ou mémoires d'un mulet d'artillerie de montagne* » est une des plus goûtées; puis le « *Page de Jacques V* », tragédie écrite pour les élèves du collège de Saint-Maurice; enfin, de nombreux ouvrages pédagogiques, tels qu'une *Topographie du Valais*, des *Eléments de géographie*, auxquels nous pouvons ajouter encore une multitude de correspondances dans la *Bibliothèque universelle*, la *Semaine des familles*, l'*Album de la Suisse romande*, la *Suisse illustrée*, le *Mysotis*, etc. . . .

Mais à côté de l'écrivain il y a le poète, et le poète éclipse l'écrivain: c'est principalement à ses poésies que M. de Bons doit sa renommée littéraire.

En 1857, il réunit tous ses morceaux lyriques en un recueil auquel il donna le titre « *d'Hirondelles* ». Il y ajouta son « *Divicon* », poème épique et lyrique, de longue haleine, qui obtint, comme le *Réveil des Hirondelles*, le premier prix au concours de l'Institut genevois, en 1855.

Enfin, dans ses dernières années, il composa ses « *Fables valaisannes* », ses « *Profils sionnais* », et une charmante pièce de vers sur les *Bains de Loèche*.

Le sentiment est pour M. de Bons la source même de la poésie; il chante ce qu'il ressent, ce qui parle à son âme: Dieu, la nature et l'amour.

Après avoir lu toutes ses poésies, on le croit aisément lorsqu'il dit:

Je ne les connais pas ces villes fastueuses

Au fond vaseux et trouble, aux surfaces houleuses,

car dans la corruption des villes il eût difficilement conservé intacte cette piété simple et sublime qui lui dicte souvent de si nobles accents; ou du moins, s'il eût tenu au succès de ses vers, il en eût dû bannir ses pensées religieuses, pensées que tout contribue à lui inspirer:

Prières simples des chalets !

Dévotions mélancoliques !

Rameaux bénis ! Douces pratiques !

Saintes lueurs ! Signes pieux !

*Ex-voto collés aux chapelles !
Croix que des fleurs rendent si belles !
Processions vers les hauts lieux !*

tandis que sur une terre imprégnée du sang des martyrs, au milieu d'un peuple resté fidèle à l'humble foi des aïeux, il pouvait et devait écrire :

*Laissez railler et laissez dire !
.... L'homme a besoin d'aimer et croire :
Si Dieu sortait de sa mémoire
Il s'en ferait un de sa main.*

Contrairement à certains poètes qui n'ont que des murmures à l'adresse de la Divinité, comme Alfred de Vigny, il chante la justice et la bonté de Dieu :

*Dans la carrière entrés à peine,
Les uns, brusquement arrêtés,
Ont vu se briser, encor pleine,
La coupe des félicités ;*

*D'autres, sans fin, de la nature
Ont épuisé les dons divers,
Et n'ont perdu leur chevelure
Qu'à la suite de longs hivers.*

*Mais Seigneur, cette différence
N'est pas un arrêt inhumain :
Longue ou rapide, l'existence
Est un bienfait de votre main !*

ou pour résumer dans un vers sa soumission à la volonté d'En-Haut :

Pour l'Être qui la fit tout est bien sur la terre !⁽¹⁾

C'est s'avouer optimiste, comme doit l'être tout chrétien et tout homme sensé ; du reste jamais l'idée de la mort ne lui arrache un cri de désespoir, et pourtant cette idée qui avait tourmenté Lamartine, semble le hanter tout particulièrement ; elle remplit le « *Dernier chemin, l'Heure solennelle, le Suprême Désir* » ; dans ses morceaux, on rencontre souvent un cercueil, une mort, une tombe, mais ses pensées funèbres ne trahissent toutefois pas la crainte devant la Faux sinistre :

¹⁾ Lamartine avait dit : « *Tout est bien, tout est bon, tout est grand, à sa place ;
Aux regards de Celui qui fit l'immensité,
L'insecte vaut un monde, ils ont autant coûté !* »

Réveille-toi, mon âme ! aux approches du soir.

*Dans ta force nouvelle avance vers ce phare
Que la foi nous signale et nous peint radieux.
Celui qui s'y confie et qui le suit des yeux
Jamais ne désespère et jamais ne s'égare.*

C'est alors qu'en son cœur l'espérance se lève

La nature est la grande inspiratrice de Charles-Louis de Bons ; il a puisé largement à cette source ouverte par Rousseau aux lyriques contemporains : « Je ne sais rien... qu'épeler la nature. »

*Quelques sentiments vrais surpris à l'âme humaine,
Les champs, les eaux, les monts, voilà tout mon domaine :
N'en demandez pas plus, c'est assez pour ma voix !*

Dans la nature, ce qu'il semble préférer, c'est le champêtre, le paysage plein de calme et de fraîcheur, le tableau d'un crépuscule ou d'une belle aurore. L'été est sa saison favorite, contrairement à la généralité des poètes qui ne voient que l'automne ou le printemps. Il n'aborde que très rarement les grands spectacles, sauvages ou grandioses, qui sont pourtant si nombreux en Valais.

Mais il n'a pas seulement la vision de la nature ; il en a de plus la compréhension ; toujours il y trouve une manifestation des sentiments qui agitent son âme ; le torrent, le nuage, l'hirondelle, la neige, la moisson, tout a son langage, tout a sa poésie,

La poésie, ami, réside en toutes choses.

Toutefois où la délicatesse de ses sentiments apparaît le mieux, c'est dans ses élégies d'amour. Quelle douce émotion dans sa voix, quelle effusion, quelle âme dans ses vers ! N'est-il pas étonnant de trouver une si exquise sensibilité dans un poète arrivé à l'âge où les illusions ont passé, où l'on a dit adieu aux rêves d'or,

Arrière, arrière, ô brises folles !

dans un poète écrivant non loin des cinquante ans ? Certes, cette fraîcheur, cet épanchement si vrai, si touchant même, a lieu de nous frapper et de nous plaire. Toutefois, de Bons, n'a pas cette tristesse systématique de foule de poètes élégiaques, tristesse sentie, caressante et communicative chez Lamartine, mais tristesse énervante. En général, il préfère la note gaie, et si, parfois, il chante une douleur, toujours pour terminer il trouve un mot d'espoir ; jamais il n'adresse un reproche sans penser au pardon,

*Adieu, Myrra ! je vois s'ouvrir ma tombe,
Un jour peut-être on t'y verra venir
Viens repentante et qu'une larme y tombe,
Larme de honte et d'amer souvenir !*

*Oui, viens pleurer, afin que je te donne
Le droit de vivre à l'abri des remords;
Pleure longtemps pour que je te pardonne
Et que je dorme en paix, au sein des morts!*

Sa plainte n'est d'ailleurs pas langoureuse, entachée d'idées sombres; la seule qui le poursuit est celle de la tombe, mais il en parle sans découragement, toujours avec calme.

Enfin l'amour chez M. de Bons ne connaît pas les hardiesses; il est bien loin du sensualisme fougueux de Musset, ou même du voluptueux incontesté de Lamartine; il est toujours plein de retenue, c'est

l'amour le plus pur qui dans l'homme peut naître.

Il n'est pas cependant exempt tout-à-fait, bien qu'elles soient assez clairsemées, des banalités trop familières aux poètes érotiques; il « aime à genoux », il voit des « yeux de velours »,

*... deux cœurs enflammés
Qui fument comme un vase
De parfums allumés....*

Mais ces oublis sont rachetés par de beaux sentiments, souvent délicieux et nouveaux; ils n'empêchent aucunement de reconnaître que M. de Bons est surtout poète par sa sensibilité, surtout, non pas exclusivement: la sensibilité ne peut faire seule les poètes.

M. de Bons, pour être, en même temps qu'un poète, un ardent politique, ne se laisse pas aller aux grandes pensées du philosophe, aux larges considérations. Ne rimant que pour se délasser, il semble bannir de ses vers tout ce qui pourrait lui rappeler ses pénibles occupations, et s'attacher à faire contraste entre l'enjoûment de sa muse et la sévérité du magistrat. Aussi les pensées frappantes n'abondent-elles pas dans ses « *Hirondelles* »; ses idées, sans être banales, n'ont presque aucun cachet original. Il est beaucoup plus philosophe dans ses *nouvelles* en prose; son spiritualisme chrétien est irrépréhensible, à moins qu'on ne lui reproche d'avoir voulu, à la jubilation des naturalistes, concéder l'intelligence aux bêtes.⁽¹⁾

Mais si ses pensées n'ont rien d'original, du moins, il ne se répète pas; ce ne sont point chez lui, comme on le voit chez certains, toujours les mêmes idées sous d'autres expressions; il aime au contraire la varié-

(1) Voir: *Saute-en-barque*.

té, non seulement des sujets, mais encore des genres; c'est ainsi qu'il a fait du lyrique, de l'épique, de la satire, de la fable, du simple et du relevé, du gracieux et du sévère.

Ce qui contribue surtout à enrichir sa poésie, ce sont les images, les comparaisons, les métaphores multipliées, fruits de la vivacité, de la fécondité de son imagination. Tirées presque exclusivement des objets extérieurs, elles portent à croire que M. de Bons était une intelligence attentive, investigatrice.

Parmi les objets extérieurs, c'est à la lyre, à la fleur, à l'onde, à l'aurore, à l'oiseau, qu'il recourt le plus fréquemment:

*Sa bouche insidieuse,
Lyre mélodieuse....*

*Je t'admiraïs comme on admire aux cieux
Ces visions qui passent blanchissantes,
Qu'on suit longtemps d'un regard curieux
Dans la splendeur des nuits étincelantes.*

*Je suis le ruisseau terne où nul rayon ne brille,
L'harmonieux écho dormant sous la charmille,
La nef qui dans le port attend la brise en vain.*

*Salut, ô couches du jeune âge,
Vases de fleurs, rians tombeaux!
Vos tertres, qu'une croix ombrage,
Semblent des nids sous les rameaux.*

Il a commis quelques métaphores plus ou moins fausses, impropres ou forcées. C'est ainsi qu'il appelle la Sainte Vierge un *astre vermeil*, qu'il parle d'une *échelle de bruits*, de *pieds s'imprégnant de sable*, d'une *futaie roulant comme une haie* sous l'aile des autans, des *parois* de l'âme sonore du poète, etc. . . . Ces taches, il est vrai, ne sont que très peu sensibles.

Comme rythme, la poésie de Charles-Louis de Bons est très variée: l'alexandrin, l'octosyllabique, le vers de dix syllabes, ceux de six et de quatre, viennent tour à tour sous sa plume.

Quant à l'enjambement, d'ordinaire si disparate, il ne l'emploie, qu'excessivement peu:

*Sa mort sauve le traître!... Ecoute! de ta gloire
Jouis!*

Il comprend qu'il est un obstacle à l'harmonie.

Jamais de mots bas; d'impropres, rarement; de mots de sa création, aucuns. Il a par contre une affection particulière pour certains mots fortement imagés, tels que « coller » et « ruisseler ».

*Un clocher, à l'air triste, où l'airain chante et pleure,
Se colle à l'édifice....
Aux vibrantes parois ma dénouille collée....
Ruisselant des rayons que darde le soleil....
Ecoute du palais ruisseler mille bruits....*

C'est avec un art surprenant qu'il produit par la seule sonorité des mots, par leur seule accentuation, la douceur, la mélancolie, ou la terreur, l'épouvante, la force. Ainsi, dans cette strophe, prise au hasard :

*Memphis va se livrer aux douceurs du sommeil !
Vois... la lune se lève et le divin soleil
Se couche par delà les îles ;
Revenons avant que l'ombre ait éteint les couleurs,
De crainte de heurter, bâillant parmi les fleurs
Un groupe de vieux crocodiles.*

Les trois et même quatre premiers vers, assez coulants, sans saillie, expriment bien l'approche de la nuit ; puis tout à coup ce « de crainte de heurter », ces mots s'entrechoquant, rendent le mouvement nerveux de la frayeur ; enfin ce « bâillant parmi les fleurs », est à lui seul une véritable hypotypose.

Il va sans dire qu'il évite avec le plus grand soin tout hiatus,

*On pourrait, j'en conviens, s'y promener à âne,
(Pardon du hiatus !) mais ces pelés hargneux....*

cependant on en rencontre par-ci par-là, ainsi que des vers boiteux.

Pour la rime, elle est son esclave, et s'ajoute à la fin du vers avec aisance et justesse.

Elle est toujours suffisante, riche souvent, même très riche, et cela sans qu'on sente l'effort, le travail. Dans les genres épique et narratif il emploie les rimes plates ; dans le genre lyrique, les rimes croisées.

Dans ce dernier genre, la strophe apporte également son tribut à l'harmonie. Formée de quatre ou six vers de même mesure dans l'élégie, elle change, s'allonge et se pare de mille manières différentes avec un sujet de plus haute envolée.

La strophe la plus fréquente dans les « *Hirondelles* » est celle de six vers, dont quatre alexandrins, séparés deux à deux par un octosyllabique rimant avec un vers de même moule à la fin de la strophe.

Mais si le vers de M. de Bons est harmonieux, très harmonieux souvent, il ne l'est toutefois pas au même degré que celui de Lamartine ; il est plus près du vers fortement frappé d'Hugo.

Concluons que M. de Bons, poète par sa grande sensibilité, l'est aussi par son imagination, ses pensées et l'expression qu'il leur donne.

M. de Bons est-il un poète lyrique, épique ou satirique? Deux mots sur « *Les Hirondelles, Divicon, Loèche-les-Bains, Profils sionnais, et Fables valaisannes,* » nous amèneront à une solution.

Les « *Hirondelles* » ⁽¹⁾ nous l'avons dit, sont l'ensemble des poésies lyriques de M. de Bons, dédiées avec une délicatesse tout originale à celle qu'il avait choisie pour être la compagne de sa vie.

*Sois, ô Lia, ma douce muse:
Je chanterai les yeux sur toi!*

Ce sont les vers qui terminent le premier morceau du recueil, l'« *Inspiration* », sorte de préface poétique.

Les *Hirondelles* sont, d'après leur caractère, groupées en *Hirondelles du printemps, Hirondelles d'été, et Hirondelles d'automne*. Chacune de ces séries, correspondant à la jeunesse, l'âge mûr, et la vieillesse, renferme des poésies charmantes; toutefois la saison la plus riche en perles de ce genre, est l'automne.

Les *Hirondelles* du printemps, dont nous citerons: *Le jeune malade, et la Séparation*, comme les plus remarquables, sont des poésies d'amour, pleines de sentiment, mais qui plaisent plutôt qu'elles ne touchent: ce ne sont que d'agréables fictions.

Les *Hirondelles d'été*, parmi lesquelles nous admirons surtout: *Le réveil des Hirondelles, Ce que je sais, La poésie, La Prière sur la montagne*, sont déjà mieux que les printanières; le poète, plus sûr de ses ailes, s'élève plus haut et son vol n'est pas trop inégal. Néanmoins elles sont encore bien inférieures à celles d'automne, si simples, si vraies, d'un style si pur, où le poète se sent et traduit ses impressions avec un rare bonheur.

La « *Vieillesse* » :

Le soir, Lia, se fait dans notre vie,

Le dernier chemin, Souvent, L'Heure solennelle, sont des morceaux pleins de lyrisme, des morceaux exquis dont un Lamartine ou un Hugo n'aurait pas refusé la paternité.

Divicon ou La Suisse primitive (1857) est un poème épique en cinq chants d'une très grande valeur; c'est, parmi les œuvres de M. de Bons, la plus considérable et la plus parfaite, celle qui fait le mieux éclater son talent poétique.

(1) Editées à Genève par Marc Mehling, Corraterie, 12, en 1857.

Elle nous retrace la vie des Helvètes, dans les bois, près des lacs,

. . . . nomades tribus, sans princes et sans lois,

leur victoire sur les Romains dont, pour relever son héros, le poète fait retomber toute la gloire sur la tête de Divicon, vainqueur de Cassius, chef de l'ennemi, dans un combat singulier qui interrompt quelques instants l'horrible mêlée des armées.

*Puis Rome épouvantée, à se venger si prompte,
De ce grand jour néfaste endurera la honte,
Et redoutant l'Helvète et ses monts odieux,
Pendant un demi-siècle évitera ces lieux !*

Enfin César apparaît. Il vient demander l'hospitalité à Divicon, sans le connaître.

Un Romain.

*A ton foyer, Vieillard, permets que je m'arrête
Qu'une nuit, sous ton toit, je repose ma tête.*

Un Helvète (à part)

Peut-être il ne sera qu'un froid bûcher demain !

Le Romain (à part)

Où suis-je ?

L'Helvète.

Quel es-tu ?

Le Romain.

*Pour mon hôte . . . un Romain,
Pour tout autre, un Helvète.*

L'Helvète.

*Un Romain ! Téméraire,
Oses-tu l'avouer ?*

Le Romain.

*Eût-il fallu le taire ?
Pourquoi ? Je suis ton hôte !*

L'Helvète.

*Et tu sais que toujours
L'Helvète de son hôte a respecté les jours.
Les tiens me sont sacrés. Fléau de ma patrie,
Sois donc le bienvenu dans cette métairie.*

Et cet entretien continue, plein d'intérêt, sur les destinées de Rome, sur César, l'Helvétie, jusqu'à ce que tout à coup un long cri se fait entendre, signal de l'embrasement des demeures des Helvètes. Divicon alors

*promenant la flamme sous ses toits,
... jette l'incendie en plus de vingt endroits,
Puis, lorsque ses reflets empourprent la colline,
Entrainant le Romain vers la hauteur voisine,
Il dit : un grand spectacle à tes yeux va s'offrir :
Vois comme un peuple fier se prépare à mourir.*

Après avoir longtemps contemplé ce vaste incendie, ce tableau sauvage et grand, l'Helvète reçoit une députation qui lui apprend la mort du traître Orgétorix, et lui offre le commandement suprême de son peuple

*Le message achevé, les envoyés s'éloignent.
Restés seuls, le vieillard dit à son compagnon :
Maintenant tu sais tout !*

Le Romain.

*Salut à Divicon !
Devant ta gloire pure un ennemi s'incline !
Ton peuple est grand . . . Hélas ! il marche à sa ruine !
César . . .*

Divicon.

*Toi qui me vois déjà devant son char,
Dis-moi ton nom, Romain ?*

Le Romain. (Il hésite, puis il dit, calme et fier :)

Mon nom ? . . . Jules-César !

C'est la fin de l'entrevue : quel beau coup de théâtre !

Le dernier chant nous fait assister à la défaite des Helvètes par César, et à la mort de Divicon, se frappant de la faucille d'or pour échapper à la honte de suivre à Rome le char du triomphateur.

Cette petite épopée respire la grandeur et la noblesse ; il y a de l'âme, et de l'âme partout : aucune partie languissante, faisant tache ; toutefois il se trouve, nécessairement du reste, quelques passages plus faibles, à côté de passages mieux écrits, mieux conduits, qui ressortent et donnent du relief au poème. Ainsi, dans le premier chant, de longues tirades n'ont pas assez de vivacité, de couleur ; la fin du second se ralentit également avec des citations plus ou moins inutiles. Mais pour racheter ces petites fautes, quelle beauté, quelle élévation dans

l'apostrophe au Léman, dans le prélude, quelle abondance sans exagération, quelle vigueur dans le récit des deux batailles!

L'unité y est parfaitement observée: c'est Divicon qui domine tous les épisodes, tout le sujet, c'est lui qui intéresse, qui attache. M. de Bons en a fait un héros plein de force et de grandeur: il est grand, victorieux; vaincu, il est plus grand encore; il est de plus généreux, comme on peut le voir dans son entretien avec César. César ambitieux orgueilleux sans emphase, placé à côté de Divicon, contribue à rehausser encore l'éclat de cette noble figure, qui se prêtait si bien, non cependant sans de sérieuses difficultés, à remplir une épopée nationale.

La fiction a aussi sa place dans la « *Suisse primitive* », l'antiquité du sujet le permettait du reste facilement; et elle ne contribua pas peu à la richesse du poème; ainsi la rencontre de Divicon et de César, la mort de Divicon dans les Gaules sont deux épisodes fictifs, mais qui, retranchés laisseraient le sujet passablement appauvri.

Enfin les vers en sont riches, pour la plupart fortement frappés, dignes des beautés qu'ils avaient à exprimer.

Pourtant, nous devons reconnaître que M. de Bons n'a pas le génie épique; bien des passages de son Divicon trahissent le poète lyrique et ce ne sont pas les moindres.

Loèche-les-Bains (1876) est un poème descriptif de près de quatorze cents vers! Il y a de quoi vous épouvanter, surtout si vous refusez au genre descriptif une place parmi les œuvres poétiques. Avez-vous raison? nous n'avons pas à trancher la question; en tout cas nous vous invitons à vous rassurer, et à goûter avec nous ce charmant ouvrage.

Il contient quatre parties: l'arrivée, la *baignée*, et deux excursions, une au Torrenthorn, l'autre à la Gemmi; à cette dernière se rattache un récit émouvant, une légende que déjà le poète allemand Werner et plus tard Alexandre Dumas père avaient mis sur la scène.

La partie la plus originale, j'allais dire la plus intéressante, est la seconde; toutefois l'œuvre entière est remarquable, point ennuyeuse, plaisante au contraire, gracieuse, d'une aimable simplicité, se soutenant d'un bout à l'autre avec les mêmes qualités.

M. de Bons y paraît psychologue, rien n'échappe à son œil scrutateur; les moindres détails de la vie d'hôtel prennent sous sa plume une forme agréable.

Une chose encore ajoute à l'agrément de ce poème, ce sont les nombreux traits de satire, du meilleur goût, dont il est émaillé.

Il montre également chez le poète une surprenante facilité de versification; le vers en est léger, harmonieux, coulant, parfois coupé pour

presser le récit. Aussi «*Loèche-les-Bains*» peut-il prendre place immédiatement après *Divicon*, quoique d'un genre tout-à-fait différent.

Viennent ensuite les «*Profils sionnais*» (1875 et 1876), petites épîtres familières, pleines d'enjouement et de verve, tableaux plaisants et fidèles de quelque coutume ou quelque personnage de Sion. Citons les profils du sergent de police *Hallenbarter*, de l'ancienne garde de nuit, des foires, du jour de l'an, des lessives L'épître sur les lessives est supérieure aux autres; elle est plus badine, plus gaie, avec de petites pointes fines, qui ne blessent pas, mais qui amusent au contraire. Les maris surtout ne sont pas oubliés:

Les lessives . . .

*Travaux herculéens, aux maris redoutables,
Qui rendent leurs moitiés, huit jours, inabordables !
Pendant que s'accomplit le vaste nettoyage,
Tout maître de maison s'éclipse prudemment.
Il fait un grand plongeon (chasse, écrit ou voyage)
Et ne revient sur l'eau qu'après le repêchage.*

Et plus loin :

*Les maris bien réels et ceux en espérance
Viennent, l'après-midi, faire acte d'allégeance.
Les premiers sont reçus point mal, mais froidement.
Cet acte, un autre jour, serait trouvé charmant,
Mais quand on est lancée, en plein, dans la lessive,
Le moyen d'être aimable et communicative !
Quant aux maris en herbe ! . . . Oh ! pour ceux-là, bien sûr,
Point d'air trop ennuyé ni de visage dur
. la jeune beauté' dont la joue est en feu,
Sourit et dans un seau met deux fois trop de bleu.
Traît risible, mais plein de promesses secrètes !*

Ajoutons aux *profils sionnais* les «*Fables valaisannes*»⁽¹⁾ qui sont loin de l'apologue élégant et original de La Fontaine ou de Florian, mais qui n'en sont pas moins de charmants morceaux cachant sous un air agréable, un sens, une morale très solide, ainsi la *Marmite et la Vaisselle*, les *Animaux et leur souverain*, la *Terre et la Neige*, le *Lion et les Castors*, l'*Hirondelle et le Moineau*, et surtout le *Fermier et le chien de garde*, l'*Egyptien et le chat*.

De cet aperçu général sur les diverses œuvres de M. de Bons, concluons qu'il est un poète de mérite, essentiellement lyrique, doué aussi, dans ses dernières années, d'une réelle aptitude pour le genre badin.

⁽¹⁾ Publiées en partie dans les *Monat-Rosen* de 1868—69.

Les influences que paraît avoir subies son esprit poétique, sont celles de la nature, de *Souvent*, jolie propriété de campagne à proximité de sa ville natale, où il passa son enfance et où il revint maintes fois plus tard séjourner avec plaisir, comme Lamartine à Milly :

*Lieux sans cesse présents à mon âme en souffrance,
Simple manoir champêtre où volent mes désirs,
Témoins des jeux de mon enfance,
Mes regrets loin de vous s'exhalent en soupirs !*

*Bientôt, l'esprit exempt d'espérances nouvelles,
J'irai vous demander le calme des vieux jours
Comme l'on voit les Hirondelles
Se faire un dernier nid au front des vieilles tours.*

(Souvent ; Hirondelles d'automne)

Il s'est inspiré aussi de Victor Hugo et de Lamartine. Il a plusieurs traits de ressemblance avec ce dernier, pour les pensées surtout, nous l'avons vu, et pour les sentiments ; mais il a encore plus de rapports avec Hugo, pour la forme surtout, pour la structure du vers, par exemple, pour le coloris du style et même pour les genres ; ainsi des *Hirondelles du printemps*, le *Lazzarone*, la *Mauresque*, l'*Espagnole*, trouveraient bien leur place parmi les *Orientales*, si elles étaient plus parfaites ; comme aussi « *Joseph* », dans les *Hirondelles d'été*, parmi les *Odes*.

De la lecture et de l'étude de ces deux poètes, M. de Bons s'est formé, ses goûts littéraires : il est devenu romantique, mais romantique modéré.

Si M. de Bons est actuellement bien ignoré, il ne l'a pas toujours été, et de son vivant il était fort apprécié par les littérateurs suisses Amiel, Petit-Senn, Daguët, Vuy, Tallichet, Tissot, et en France par M. Pitre-Chevalier. Victor de Laprade, de l'Académie française, déclarait même qu'il le tenait pour un poète de premier ordre.

Terminons par un post-scriptum, en rappelant que lors de la fête centrale des Etudiants suisses à Sion, en 1862, les joyeux *Musensöhne* eurent recours à sa verve poétique et obtinrent de lui cette inscription placée sous la croix helvétique, entourée d'un trophée militaire :

*A l'autel, aux chantiers, aux camps, à la tribune,
Apportant les trésors de votre activité,
Plus haut que les honneurs, la gloire et la fortune,
Vous mettrez Dieu, l'ordre et la liberté.*

Louis Gross.

1834—1878.

Louis Gross naquit à Martigny-Bourg, le 14 avril 1834, de l'ancien conseiller d'Etat Joseph Gross et de Constance Cropt. A l'âge de douze ans il entra au collège de l'abbaye de Saint-Maurice, où il fit tout son gymnase, sauf cependant la seconde et la troisième année, époque de la guerre civile en Suisse, qu'il passa auprès de ses parents.

«Heureusement doué, intelligent et travailleur, le succès vint à lui et il cueillit bien des palmes au cours de ses études, tout en se conciliant l'estime de ses professeurs et l'amitié de ses camarades.» ⁽¹⁾

La littérature et la botanique furent ses deux branches favorites. Dès ses basses classes il s'en occupa avec ardeur; mais il les cultiva plus spécialement encore quand il étudia au Lycée cantonal de Sion.

Ce goût précoce et constant pour l'art et la nature devait faire de Gross un poète, et lui ménager des sources précieuses d'inspiration.

Ce fut précisément pendant ses années de Lycée qu'il se mit à écrire en vers; mais ces essais, pour la plupart, sont restés inédits. *L'Aube*, *la Nuit*, *Contemplation*, *Vers écrits sur un sapin*, et *l'Élégie sur la tombe d'un enfant*, qu'il adressa à M. Ch. Louis de Bons comme témoignage de sympathie à la mort du cadet de ses fils:

*Il est là, reposant sous la froide poussière,
Qui pèse sur son front qu'ornaient ses huit printemps!
Comme un oiseau qui passe, il a fui cette terre;
Pourtant il n'avait point goûté la coupe amère,
Ni tremblé sous les noirs autans.*

*Hélas! il n'a point vu s'achever sa journée:
Jeune lis d'un matin, sous un zéphir glacé
Sa fleur à peine éclos aussitôt s'est fanée;
L'agile papillon sur sa tige inclinée,
Sans le reconnaître, a passé!*

etc. . . . ,

Voilà, dans ses œuvres, la première étape de sa carrière poétique.

Déjà charmants, ces quelques morceaux n'ont cependant pas l'aisance, l'harmonie, le fini des: *Elysée*, *Angéline*, *le Bonheur*, etc. . . , qui viendront ensuite. Ainsi dans *l'Aube*, les *qui* multipliés donnent à la strophe de forme pourtant si légère — quatre vers de huit pieds à rimes croisées —, quelque chose de lourd et de disgracieux:

⁽¹⁾ Roger de Bons: *Notice sur Louis Gross*. 1880.

*Déjà l'aube blanchit la nue
Qui rampe sur le mont lointain,*

*Et la cascade vaporeuse,
Qui couvre la mousse de pleurs,*

*Et les troupeaux de chèvres blanches
Qui dans les bois s'en vont broutants,*

*Le jour revient et chasse l'ombre
Qui traîne ailleurs son noir manteau,*

*Vois ce nuage solitaire
Qui vole et semble un cygne errant. . . .*

etc. . . .

Dans „*Contemplation*“, nous trouvons également deux vers que M. Gross n'eût pas écrits quelques années plus tard :

*Tout me paraît plus beau ce que par toi je vois.
Et le chant des oiseaux, s'unissant à ta voix*

Les hémistiches qui terminent ces deux alexandrins sont en effet bien près de la cacophonie.

Mais n'oublions pas que ce sont là les premiers pas du poète ; du reste, si ces deux ou trois poésies manquent en général d'originalité et de pureté d'expression, il y a néanmoins de beaux vers, de belles strophes dans la *Nuit* et dans l'*Elégie sur la tombe d'un enfant*.

De plus, dès ses commencements M. Gross laisse entrevoir déjà son attrait particulier pour la nature, et ses tendances classiques par la richesse de la rime, par la scrupuleuse observance des césures, des coupes de vers.

Ces deux qualités se développeront, à mesure que la voix du poète s'assouplira, se fortifiera et se perfectionnera. Et déjà nous les voyons s'accroître dans les élégies qu'il compose pendant les deux années suivantes, quand, fréquentant le cours de droit du Dr Cropt, à Sion, il réserve aux muses tous ses moments de loisir.

Ces années spécialement fécondes voient paraître pour ne citer que les plus remarquables : „*Automne, Premier soupir, les Moineaux, Angelina, La Mort du Christ, A des Orphelins, Un soir d'hiver, et Dante en exil.*“

Son style s'épure, s'adoucit, s'harmonise ; les pensées fortes ou agréables se pressent plus nombreuses sous sa plume ; son allure est plus franche, plus aisée.

Pour réaliser en si peu de temps ce progrès bien marqué, il a dû faire des grands poètes une lecture assidue, et s'en inspirer ; mais

il ne les a pas imités, il reste lui-même; tout au plus en a-t-il de rares réminiscences, comme dans „*Automne*“, cette strophe,

*La cloche monotone
Gémit au fond des bois;
Combien aux jours d'automne
Est triste cette voix!*

qui fait penser à de Vigny:

Dieu! que le son du cor est triste au fond des bois!

Parfois cependant il rappelle le Victor Hugo des *Ballades*; dans l'*Heure d'amour*, par exemple:

*Le ciel s'allume,
Voici le jour!
Le nid de plume
Frémit d'amour.*

et, plus tard, dans le „*Rêve des anciens jours*“

*La nuit est sombre,
Le ciel est noir:
Vois-tu dans l'ombre
Le vieux manoir?*

etc. . . ;

Il lui a du reste emprunté l'alexandrin coupé de quatre en quatre pieds:

Faire de toi mon seul orgueil, ma seule envie.

M. Gross peut à sa lyre faire vibrer plus d'une corde, et à côté des notes sentimentales, aux quelles il donne une préférence marquée, il sait trouver de mâles et nobles accents pour chanter la *Mort du Christ*, la *Croix sur la Montagne*, et, sous le titre de *Danger*, le conflit survenu entre la Suisse et la Prusse, à propos de Neuchâtel, en 1857. Cet hymne est resté, malheureusement, inachevé:

O peuple, lève-toi, sors ta vieille bannière!

Son imagination, moins vive, il est vrai, que celle de M. de Bons, lui a permis également d'écrire des poèmes d'assez longue haleine, comme: *Un soir d'Hiver*, *Tendresse maternelle*, *Nicolas de Flue* et surtout *Dante en exil*, qui mérite une mention spéciale.

L'Institut national genevois avait mis ce sujet au concours, et Gross fortement encouragé par M. de Bons, son Mécène, tenta l'aventure et sortit victorieux de la lutte. Sa pièce⁽¹⁾

(1) On ne la trouve « en entier » que dans le Bulletin de l'Institut 1885.

*O Dante ! ils t'ont proscrit de ta ville natale,
Et ta voix, en pleurant, lui jette ses adieux,
Tandis que dans ses murs la discorde fatale
Elève pour les tiens ses gibets odieux. ...*

etc. ...

fut couronnée et placée la première. C'était un triomphe, un triomphe mérité; et dès lors la renommée de Louis Gross comme poète, se répandit promptement dans la Suisse française

Toutefois notre jeune juriste avait encore une autre victoire à remporter; la poésie n'était que le passe-temps de ses moments libres; il avait avant tout ses études à compléter, et la même année où il devenait lauréat de l'Institut de Genève, il préparait ses examens de notaire. Il réussit pleinement, au mois de novembre et rentra, heureux, au sein de sa famille.

Mais quelques mois après, une terrible épreuve vint jeter dans son âme sensible le deuil et la souffrance. Il eut l'indicible douleur de voir sa charmante fiancée, jeune personne de Martigny, mourir, à la veille de se l'unir pour la vie. Son cœur en reçut une profonde blessure qui saigna longtemps; à sa jovialité, à sa sociabilité succéda le goût de l'isolement: il se cachait pour pleurer.

Sa muse reste donc muette un instant, mais pour devenir bientôt sa consolatrice.

Dès ce jour ses élégies respirent la tristesse, la mélancolie la plus profonde; partout un vers, une pensée qui trahit sa peine amère; dans *Retour d'Avril*,

*Le cœur n'a point d'écho quand il n'a point d'amour,
Et le nid sans oiseaux demeure triste et sourd.*

.....

Puisque pour tout amour, Muse, je n'ai que toi!

.....

dans *Mélancolie*,

*J'ai tout ce qui peut rendre un homme heureux sur terre:
La santé, des parents, un tranquille séjour,
Assez de biens pour vivre au vallon solitaire,
La liberté, — j'ai tout, tout — si ce n'est l'amour!*

et dans « *Désenchantement* » cette strophe si bien frappée,

*Pourquoi chanter encor puisque tout est mensonge?
Puisque l'homme trompé découvre à chaque pas
Que la gloire est un mot, que l'amour n'est qu'un songe,
Qu'il n'est rien de certain, si ce n'est trépas?*

Mais sa ville natale était trop pleine des souvenirs de ses malheureux amours; ces souvenirs qui affectaient maintenant si péniblement son âme, il résolut de les fuir, et après avoir pris en Valais son diplôme d'avocat, il partit pour Munich et Paris, où l'étude des lois l'absorba tout entier.

A Munich seulement il écouta parfois sa verve et écrivit : *Première fleur, Dernière fleur, A un Ami, Foi, Rêve d'or, le Rêve du Bonheur et une Élégie à ses amis.*

L'éloignement apaisa sa douleur, mais l'oubli ne vint pas, cet oubli dont il disait :

*Oublier, oublier ! c'est le bonheur suprême,
Et je le chanterai peut-être un jour moi-même ;
Combien de malheureux, fatigués de souffrir,
Ont appelé la mort : oublier, c'est mourir !*

En effet, ses poésies rêvées sous le ciel étranger, sous le ciel d'Allemagne, renferment presque toutes une note triste, surtout *Rêve d'or*,

Hélas ! où donc ce-tu ma blonde fiancée ?

.....

*J'ai rêvé le bonheur, et mon rêve était beau ;
Je m'éveille et je vois s'enfuir patrie et mère,
En place de l'amour, je retrouve un tombeau !*

Au point de vue de l'art, elles n'ont pas grande supériorité sur celles qui les précèdent immédiatement; elles ont la même fraîcheur, la même grâce, la même netteté ou pureté d'expressions, peut-être avec plus de constance, plus de soutenu; elles auront moins de passages défectueux à côté d'excellentes tirades.

Le talent du poète monte, tantôt par bonds, tantôt insensiblement, vers la perfection qu'il atteindra dans ses morceaux des années 1864 et suivantes, dans *Elysée, Scirée de printemps, A un Enfant, Fantaisie, A travers champs, Le rêve et la réalité*, pièces exquises, datées de Martigny, dont l'avant-dernière mérita d'être couronnée par la Société de concours poétiques de Bordeaux, et la dernière par l'Institut national genevois.

Pendant les deux ans qui avaient suivi son retour en Valais, (1862 et 63), Gross n'avait pas eu le cœur au chant : une peine ignorée le torturait.

En 1864 il retrouva sa voix et en 1866, ce qui est mieux encore, l'espérance.

*O vierge, c'est bien toi l'ange que Dieu m'envoie,
Pour me donner la main dans cette sombre voie*

Il s'agissait de M^{lle} Joséphine d'Allèves, de Sion, jeune personne digne du jurisconsulte-poète dont elle devait être l'ange consolateur.

Dieu bénit leur hymen et leur accorda six enfants, six beaux enfants, aimés, chéris. Belle et heureuse famille ! mais que la mort à trois reprises vint bientôt visiter : un fils encore dans son bas âge, précéda son père dans la tombe, et à peine celui-ci y était-il descendu qu'une de ses filles, allait l'y rejoindre.

La maladie de M. Gross fut longue et pénible. Atteint, au mois de mai 1877, d'une affection extérieure déclarée inguérissable et mortelle par les médecins les plus renommés du Valais et de Vaud, il vit venir sa fin avec calme et résignation. Et sur son lit de souffrance il composait encore pour se distraire, lui qui, dix ans auparavant, avait fait ses adieux définitifs à la poésie, des pièces ravissantes, pleines de gaieté, mais qui, à part le joli sonnet : *A Elle*, n'ont pas été publiées.

C'est le 20 juillet 1878 que Dieu le rappela pour récompenser sa vie de chrétien et d'homme d'honneur.

Ce fut non seulement un cruel déchirement pour sa jeune veuve et une perte immense pour ses enfants, mais encore un deuil général pour le Valais tout entier qui pleurait un magistrat honorable et distingué.

M. Gross, à son retour de Paris, avait été successivement appelé au poste de conservateur des hypothèques du IV^{ème} arrondissement, à la présidence de la commune de Martigny-Bourg, à celle du tribunal de son district et de la grande paroisse de Martigny, puis nommé député au Grand Conseil et membre du Conseil national, où sa belle attitude dans la question du recours de M^{gr} Mermillod, lui valut une lettre autographe du prélat exilé, et l'estime même de ses adversaires.

La littérature nationale perdait également un poète, dont les œuvres, il est vrai, n'étaient alors connues que de quelques amis intimes. Elles furent publiées plus tard, en 1882, avec une préface remarquable, par M. le conseiller d'Etat Henri Bioley⁽¹⁾, sous le titre de : *Gerbes poétiques*, titre que l'auteur leur avait donné lui-même. Toutefois les *Gerbes poétiques* ne sont pas les œuvres complètes de M. Gross ; elles ne sont qu'un choix fait parmi celles qui ont pu être recueillies.⁽²⁾

On peut dire, que ses poésies, à part quelques poèmes religieux et quelques fantaisies, sont les pages de sa vie, qu'il les a vécues, et que cette note de sincérité leur donna dès lors un nouvel intérêt ; que la

(1) M. Henri Bioley, aujourd'hui conseiller national, prépare actuellement sur les poètes valaisans, une étude qui ne manquera pas d'être importante et intéressante. — Je lui dois bien des renseignements pour ce petit travail.

(2) Il en a, depuis, paru deux ou trois dans la « Revue de la Suisse catholique » (1882).

délicatesse des sentiments est chez lui véritablement exquise; que pour la forme, malgré quelques petites fautes, il est passé maître, ainsi que l'ont déjà reconnu de son vivant Petit-Senn, Victor Tissot, Oyex-Delafontaine, de Bons, etc...; enfin, qu'il est un poète dont la lecture élève l'âme, met la joie au cœur et charme l'oreille.

Georges Bioley (1843—1884).

Georges Bioley fut le second des dix enfants de Joseph Bioley⁽¹⁾, conservateur des hypothèques, ancien officier dans la garde suisse du Vatican, et de Victorine de Bons, cousine-germaine du poète Charles-Louis de Bons. Il naquit à Saint Maurice, le 30 avril 1843, et fit ses premières études à l'abbaye de cette ville, à ce foyer de science et de vertu, qui pouvait ainsi se glorifier d'avoir contribué à la formation intellectuelle des poètes du Valais.

Son gymnase terminé, il passa une année au collège de Schwyz, puis alla suivre à Sion les cours du Lycée cantonal, d'où il se rendit à Louvain: la médecine le tentait... Mais la vue du sang, des souffrances humaines, jeta bientôt le dégoût dans son cœur de poète et il ne tarda pas à retirer ses préférences à l'art d'Esculape pour les donner au droit. Il l'étudia à Sion, obtint son diplôme de notaire, et demeura quelque temps à Massongex, dans une charmante propriété de son père, jusqu'en 1870, époque où il épousa M^{lle}. Stéphanie de Stockalper, fille de M. Paul de Stockalper, capitaine du 3^{ème} régiment suisse au service de S. M. le roi des Deux-Siciles; il s'établit alors à Monthey.

Plus tard, mais quelques mois seulement, il habita de nouveau Massongex, où il remplit les fonctions de juge.

Né à Saint-Maurice, il devait aussi y mourir. Rentré dans sa ville natale en 1882, il fut, le 22 octobre 1884, enlevé trop tôt à l'affection d'une femme noblement dévouée et de quatre⁽²⁾ enfants encore bien jeunes.

A sa mort, bien peu songèrent qu'un poète s'en allait: son talent n'était connu que de son entourage, et encore n'était-il pas prisé comme il aurait dû l'être.

Au reste, il n'y a rien là de très surprenant, car ses poésies sont, à l'heure qu'il est, encore toutes en manuscrits, si l'on excepte toutefois

(¹) M. Joseph Bioley pendant son séjour en Italie s'adonna «à la peinture et au culte des aimables sœurs Euterpe et Polymnie»; mais ses vers, qu'il tournait très bien, sont restés inédits et sont en partie perdus. — On pourrait voir peut-être dans ce goût du père pour les arts, la cause des dispositions de tous ses fils pour la poésie, car MM. Henri, Louis, Charles et Joseph Bioley, sans être poètes, ont tous cultivé plus ou moins les muses.

(²) Il avait eu six enfants, mais deux dormaient déjà à l'ombre bénie de l'église de Massongex.

le «Feuillage» et l'«Etang» qui parurent dans les *Monat-Rosen*⁽¹⁾ de 1860 et 61, l'«Elégie à M^{me}. Gross», dans la *Gazette du Valais* en 1878, la «Chansonnette sur l'Académie de Saint-Maurice», envoyée au même journal en 1880⁽²⁾, et après sa mort «le Bois de Châtillon, Massillon, l'Agriculteur, la Lampe du Sanctuaire», publiées dans la *Revue de la Suisse catholique*, «Noël» dans la *Gazette du Valais*, en 1884.

Ces rares pièces ne peuvent effectivement suffire à faire apprécier sûrement leur auteur; il faut de plus étudier le précieux dépôt resté dans sa famille.⁽³⁾

M. Georges Bioley est le plus vrai poète valaisan, un poète à part, un amateur. Nullement épris de célébrité, il compose en se jouant; la poésie est pour lui ce qu'elle était pour MM. Gross et de Bons, un délassement. Mais tandis que ceux-ci, tout en chantant à loisir, poursuivent néanmoins un but artistique, M. Bioley, lui, est comme l'oiseau dans la ramée: il chante au hasard, parcequ'il éprouve le besoin de chanter, parceque la poésie est un état, une disposition même de son âme. De là le gracieux laisser-aller, l'agréable abandon que nous trouvons dans toute son œuvre; de là aussi ses transitions subites des sujets graves aux sujets plaisants, ses poésies descriptives, ses pièces religieuses, ses élégies, ses morceaux épiques, ses essais dramatiques, et surtout ses chansonnettes, ses fantaisies enjouées.

De toutes ces notes qu'il a touchées, il en est deux qu'il a fait vibrer plus longtemps, plus fréquemment: la première et la dernière, la note de la nature et la note gaie, la note gaie principalement.

Oui, M. Bioley est essentiellement humoriste; c'est la dominante de son caractère, son penchant naturel; et cette verve qui le marque d'un signe particulier, propre à lui seul, a nourri le plus grand nombre de ses poésies.

La *Chandelle et la Bougie*, *Dire et faire*, le *Pont-du-Diable* et la *Chansonnette sur l'Académie de Saint-Maurice*, sont les plus goûtées de cette catégorie.

Envoyée à l'Institut national genevois, la *Chandelle et la Bougie* fut trouvée charmante; mais le concours exigeant un genre sérieux, elle ne put être admise. Elle est, chose remarquable, le seul apologue sorti de la plume originale de M. Bioley.

(1) M. Georges Bioley fut l'un des membres qui se joignirent à son frère, M. Henri Bioley, pour fonder l'«Agaunia».

(2) Elle a été réimprimée par le «*Valais romand*», en 1896.

(3) Manuscrits que je dois à l'amabilité de son fils, M. Pierre Bioley, et de son frère, M. Henri Bioley, conseiller national.

Dire et faire, est une pièce satirique d'une gentillesse admirable; chacune de ses strophes contient une antithèse entre la parole et l'action,

*Il est deux mots sur cette terre,
Souvent en contradiction,
Si « dire » n'est pas une affaire,
Faire est une autre question.*

*Un collégien, dans sa classe,
Veut primer sur tous ses rivaux
Il est distancé, çà l'agace :
Ses professeurs sont partiaux.*

*Lisette promet d'être sage,
D'être sourde aux mauvais sujets
Un soir, on la prend au corsage ;
Mais ... c'est loin des yeux indiscrets.*

etc. ...

(et la fin,)

*Et moi, faut-il que je l'avoue ?
Je pensais bien tourner ces vers ...
Dans mon projet, las, si j'échoue,
C'est que chacun a ses travers.*

Le *Pont-du-Diable* est malheureusement inachevé; c'est un récit plein d'humour, de bonhomie gauloise, qui nous retrace les origines du pont de Massongex succédant au bac d'heureuse mémoire, bac peu commode.

*Surtout quand le Rhône était haut.
Et puis, quelquefois, on ribote
Se trouvait maître batelier ;
Car en sincère patriote,
Il n'avait pas froid au gosier.*

.....

*Et puis jugez donc quels déboires :
Dans le trop fragile bateau
Lorsqu'on voulait aller aux foires,
On n'admettait vache ni veau !*

Ajoutons que cette épître badine est émaillée d'allusions que comprendraient difficilement les lecteurs étrangers aux lieux mis en scène par l'auteur. Cependant, elle n'en perd pas son vif intérêt.

La même remarque est à faire pour la *Chansonnette sur l'Académie agaunoise*, la perle des pièces humoristiques de M. Bioley, celle où son esprit apparaît avec le plus de finesse, pièce faite de plaisanteries de bon aloi, bien que parfois un peu narquoises :

*Si dans la capitale
Certain Roger Bontemps
S'est mis dans la timbale
D'illustrer ses parents,
C'est qu'il a du génie
Ce petit savant-là,
Et la biographie
C'est fait exprès pour ça.*

*Hélas, qui veut trop faire
Souvent reste en chemin.
Il faut en toute affaire
Prendre garde à la fin,
Quand le fond de la caisse
Fait ouvrir les gros yeux,
La gloire est vite en baisse
Et l'on brise ses dieux,*

De cette classe de poésies méritent encore d'être citées:
Deux opinions sur saint Laurent, la Paillasse du saint homme, In deserto,
et *Chant d'automne:*

*Que de gaieté chacun se pique! ...
Si tout, ici-bas, n'est pas rose
Oublions-le quelques instants!*

M. Bioley a pour la nature un culte particulier. C'est la nature qui a été sa première inspiratrice, et de fort bonne heure. En effet, il n'avait que seize ans lorsqu'il écrivit le «*Feuillage*,» morceau bien imparfait, avouons-le, surtout comme harmonie, comme style, mais dénotant toutefois, à cet âge, une lyre pleine d'espérances, un talent d'une précocité remarquable.

Et l'année suivante déjà, l'«*Etang*» joignant à une forme plus soignée, plus d'harmonie et de grâce, prouvait que le poète naissant se formerait rapidement; il affichait aussi, dès lors, la plus charmante qualité de M. Bioley: la simplicité.

Quel vers expressif que celui qui termine cette pièce:

Non j'aimerais ce que j'aimais!

et pourtant est-ce simple!

C'est de 1878 et 79 que datent ses meilleures poésies dans ce genre: *Massillon, l'Agriculteur et le Bois de Châtillon*, qui ont toutes trois mérité d'être livrées à la publicité. Ces années marquent du reste, en général, l'apogée du talent de M. Bioley.

De chants d'amour, il n'en a que trois: *En printemps, Candeur, Bonheur enfui*, et peut-être: *A M^{me}. X...*, vers écrits sur un album.

Ils sont naturels, sans afféterie, sans mignardise, et d'une lecture agréable; mais n'y cherchez pas la délicieuse émotion que nous avons savourée chez M. Gross et même chez M. de Bons; M. Bioley, lui, n'est pas sentimental, «c'est là son moindre défaut», et lorsqu'il veut faire du sentiment il le fait en badinant; sa belle humeur compromet aussitôt son sérieux emprunté.

Cependant, comme on le suppose bien, dans ses poésies religieuses, très peu nombreuses d'ailleurs, puisqu'il n'en a que quatre, il oublie un instant son enjoinement ordinaire. Ces hymnes, dont deux: *Noël* et la *Lampe du sanctuaire* ont été imprimées, sont une nouvelle preuve de la souplesse d'intelligence qui les a produites. Les deux autres, deux psaumes, le *De profundis* et le *Psaume 6 de la pénitence* sont une traduction facile, heureuse et fidèle du texte latin:

Seigneur, j'ai transgressé Ta loi,
Je suis châtié de mon crime;
Des profondeurs de mon abîme,
Laisse mes cris aller à Toi.

{ *De profundis clamavi ad te,
Domine: Domine, exaudi vocem meam.*

Si tu pesais tous nos forfaits,
Seigneur, dans ta juste balance,
Qui ne craindrait, de Ta vengeance,
D'être anéanti sous le faix?

{ *Si iniquitates observaveris,
Domine; Domine, quis sustinebit?*

Elles font penser au grand Corneille abandonnant le pompeux, le majestueux du théâtre, pour mettre en vers français l'imitation de Jésus-Christ.

A ces hymnes se rattachent plus ou moins, par les pieux sentiments qui s'y trouvent, ses trois élégies, composées toutes trois auprès d'un lit funèbre: *Fanny, Blanche*, et *Élégie à M^{me} Louis Gross*. Les deux premières parlent un langage intime que nous ne pouvons comprendre dans tous ses détails et, après avoir noté que «*Fanny*» est bien supérieure à «*Blanche*», nous passons outre, pour ne nous occuper que de la troisième qui nous intéresse plus particulièrement.

Cette élégie, toute en dithyrambes a été dédiée et envoyée à M^{me} Gross au lendemain de la mort de son mari, le poète Louis Gross.

*Que ton cœur déchiré pleure toutes ses larmes,
Femme aux espoirs évanouis!
Insensible à tes vœux, tes douleurs, tes alarmes, (1)
Un Dieu jaloux t'a pris Louis!*

(1) Variante, dans la *Gazette du Valais*: Insensible à tes vœux et tes tendres alarmes, heureusement corrigée par: tes douleurs, tes alarmes.

Cette belle pièce respire la noblesse, la grandeur, contient un brillant éloge de M. Gross, mais sans exagération, et a des paroles bien senties à l'adresse de sa veuve désolée.

M^{me} Gross, touchée de cette délicate attention d'un poète, ami de son mari, lui adressa une lettre de remerciements, dont nous nous permettrons de donner un extrait :

«Merci pour mon Louis, surtout, cher Monsieur et ami; car son âme qui ne me quitte point (vous me le dites⁽¹⁾ et j'en suis sûre) aura lu en même temps que moi vos strophes si pleines d'affection, de considération et de regrets.

«Oh! il méritait tout le bien que vous pensez de lui et que votre muse a si bien su rendre.

«La seule explication que je puisse donner à mon immense malheur est que les êtres supérieurs sont souvent prématurément enlevés.

«Merci aussi pour les strophes que vous voulez bien me dédier et dont je ne suis pas digne assurément.

«L'aimer était si facile!..»

Il nous reste à dire que M. Bioley s'essaya également dans le genre épique en composant la *Mort de Bertrand Duguesclin*, récit historique de cent quatre-vingts vers, qui renferme de réelles beautés, dans un style énergique et rapide, et qui mériterait certainement les honneurs de l'impression; non pas qu'il soit parfait: il y a par-ci par-là des passages légèrement languissants; mais dans l'ensemble c'est un morceau de haute qualité.

On a aussi retrouvé dans ses papiers un commencement de tragédie sur saint Vincent de Paul. C'est véritablement regrettable qu'il n'en ait fait que deux ou trois scènes, car ces quelques fragments promettaient une œuvre de valeur soit comme fond, soit comme forme; et pourtant ce n'est ordinairement pas le vers qui brille chez M. Bioley; il lui arrive bien souvent de négliger l'expression; en tout cas les rimes riches sont le cadet de ses soucis; lorsqu'il en use c'est qu'elles se sont présentées d'elles-mêmes. Il ne craint pas non plus les hardies inversions et parfois il les force.

C'est que, pour répéter ce que nous avons dit en commençant, M. Bioley ne fait pas de la littérature, il ne suit pas telle ou telle école, n'imité pas tel ou tel auteur, il fait.... «du cœur», c'est son cœur qui chante, c'est par son cœur qu'il est le poète que nous connaissons, humoriste, épique et religieux tour à tour, simple toujours, extraordinairement vrai, unique en son genre.

(1)

*Pour tes doux chérubins, de sa belle âme,
Sois forte: Louis te verra!*

Besse Des Larzes.

Besse des Larzes⁽¹⁾ naquit à Bagnes en 1828, de parents obscurs, peu fortunés, mais honnêtes et estimés, qui trouvant en lui de précoces dispositions pour l'étude, n'hésitèrent pas à s'imposer de nombreux sacrifices afin de subvenir aux frais de son éducation et de son instruction.

Après avoir fait ses classes gymnasiales à l'abbaye de Saint-Maurice, Besse se crut appelé au sacerdoce et commença son noviciat chez les Jésuites; mais il en dut bientôt sortir pour cause de santé. Il se rendit à Lyon, s'occupa d'enseignement et grâce à un travail courageux et opiniâtre réussit à s'y créer une certaine position.

Il épousa une Lyonnaise, dont il eut un fils qui parcourt actuellement différentes villes de France, en donnant des séances d'improvisations poétiques, improvisations pour lesquelles il a, dit-on, un véritable talent naturel.

Mais Besse Des Larzes n'avait pas tous ses moments absorbés par l'enseignement, et dans ses heures libres il se mit à rimer avec fureur. Lui-même nous le dit dans sa préface des *Voix du Rhône*⁽²⁾:

« Dans un temps où j'étais à la recherche d'une position sociale et condamné d'ailleurs à beaucoup écrire pour faire diversion à l'amertume des peines et des ennuis, j'ai projeté des comédies, des drames, des tragédies. »

Le théâtre l'attirait. Assistant probablement beaucoup aux spectacles qui abondent dans les grandes villes, il comprit que, pour se faire un nom, il lui fallait se lancer dans le genre dramatique; car lui, contrairement aux poètes précédents, voulait percer à tout prix, courir après une renommée d'auteur; bien qu'il nous dise le contraire dans sa préface de « *Nabuchodonosor* »:

« Il est vrai que jusqu'ici nous n'avons fait des vers que comme la plupart des jeunes gens qui aiment les lettres, c'est-à-dire par manière d'amusement. »

Il n'a d'ailleurs pas l'air bien convaincu lui-même de ce qu'il voudrait nous faire croire; et puis, dans sa préface des *Voix du Rhône* il parle un tout autre langage. Au sujet d'une pièce, *Frédégonde et Brunchaut*, qu'il n'a pas pu faire représenter à cause du départ subit de M^{lle} Rachel, la célèbre actrice, sous le patronage de laquelle il voulait placer cette tragédie, il écrit:

(1) Besse est le nom de son père, et Des Larzes celui de sa mère; il a réuni les deux pour donner plus de relief au sien.

(2) Les *Voix du Rhône* sont un recueil qui contient: *Brunchaut et Frédégonde*, tragédie; *Un faux misanthrope*, comédie, et des poésies fugitives.

« Evidemment le prestige seul de Rachel aurait pu faire accepter, sur la scène, une œuvre nouvelle d'un homme inconnu dans le monde dramatique. J'y ai donc renoncé.

« Mais il faut savoir trouver à tout, même aux insuccès et aux déceptions, un côté riant et joyeux.

« Cette philosophie, à la façon de Démocrite et du Renard de La Fontaine est, au fond, le secret du bonheur. Voilà pourquoi je me suis dit, je l'avoue, au risque d'éveiller un malin sourire chez l'ombre moqueuse du grand fabuliste :

« Mieux vaut se présenter au jugement calme et serein d'un petit nombre de lecteurs que d'affronter les orages de la scène où l'on est si souvent, aujourd'hui surtout, dans l'inévitable alternative de se résigner d'avance à subir les sifflets ou de sacrifier aux caprices des coteries et aux passions mobiles des foules, non seulement ses opinions, ses tendances, ses goûts personnels, mais encore les principes immuables et absolus de l'esthétique.

N'y a-t-il pas là de l'ennui, du dépit, qu'il s'efforce de voiler sans y réussir, dépit de n'avoir pu produire sur la scène sa « *Frédégonde et Brunehaut* » ?

Mais cette tragédie⁽¹⁾, du moins nous le croyons, n'eût pas obtenu grand succès, car tout d'abord, elle n'a pour ainsi dire pas de dénouement. En effet, elle est intitulée « *Frédégonde et Brunehaut* » ; de scène en scène on voit la querelle de ces deux reines s'envenimer de plus en plus ; on attend, anxieux, qui des deux l'emportera ; et, à notre grande stupéfaction la pièce se termine par ces deux vers placés dans la bouche de Brunehaut :

Maintenant, Frédégonde,

A nous deux ... Oh ! ma lutte étonnera le monde.

Consisterait-il peut-être dans le sort des deux amours secrets, de Mérovée pour Brunehaut, amour légitime, couronné par le flambeau de l'hyménée clandestin, mais malheureux par la mort du prince, et de Landric, écuyer de Frédégonde, pour sa reine, amour adultère, heureux pourtant, par le meurtre du roi Chilpéric frappé de la main même de Landric ? Mais alors il y aurait deux actions simultanées, parallèles, et finalement le triomphe du vice sur la vertu.

(¹) Nous croyons utile pour l'intelligence de ce qui va suivre de donner les personnages de cette tragédie :

Mérovée, fils de Chilpéric, roi de Neustrie, et d'Audovère, première femme de Chilpéric.

Chilpéric, roi de Neustrie.

Frédégonde, troisième femme de Chilpéric.

Brunehaut, fille d'Athanagild, roi des Visigoths d'Espagne, veuve de Sigebert roi d'Austrasie, amante de Mérovée.

Elaur, sœur de Brunehaut.

Saint Grégoire, historien, évêque de Tours.

Bozon, seigneur franc.

Landric, écuyer et amant de Frédégonde.

Un autre défaut assez grave est que l'intérêt se déplace constamment, vu la bigarrure des caractères de Frédégonde et de Brunehaut. Ainsi, au lever du rideau, nous voyons Frédégonde, dans un boudoir, assise à côté de Landric : on ne peut, en tombant dès la première scène sur cet amour adultère — c'est là, croyons-nous, une petite maladresse de la part de l'auteur —, se défendre d'une certaine répugnance, et cette reine, cette épouse dénaturée nous devient immédiatement odieuse ; plus tard cependant, étonné de trouver dans cette femme cruelle, ambitieuse, livrée aux plus honteuses passions, ces beaux sentiments d'une mère pour ses fils qui se meurent, on se prend à regretter son aversion pour elle ; mais momentanément, car aussitôt après la mort de ses enfants, elle noie sa douleur dans des imprécations contre le ciel, dans des menaces de mort contre Mérovée et Brunehaut, et jusque dans le sang de son royal époux.

Brunehaut, au contraire, veuve malheureuse et prisonnière, nous est sympathique dès sa première apparition ; puis tout-à-coup elle se dévoile également ambitieuse, impitoyable pour ses ennemis, et cette découverte est pour nous une sorte de déception, on ne sait où se tourner, on se laisse conduire, on suit sans entrevoir le but où l'on viendra tomber, et ce but est un nouveau choc, une déception de plus, si but il y a.

Mieux aurait valu, semble-t-il, concentrer l'intérêt sur Brunehaut, en faire une femme grande et vertueuse, qui désire sauver son royaume et venger et son époux tombé sous les poignards des émissaires de Frédégonde, et sa sœur Galsuinde, seconde femme de Chilpéric mise à mort par le roi lui-même. Grâce à ses belles qualités, elle aurait mérité l'amour de Mérovée, sans cesser d'être le point de mire de la colère de la criminelle Frédégonde et du lâche Chilpéric. Son triomphe final serait alors le triomphe de la vertu sur le vice, et cette tragédie serait essentiellement morale et intéressante.

Malgré ces défauts que nous venons de signaler, « *Frédégonde et Brunehaut* » n'en reste pas moins une pièce de valeur ; elle a du reste deux caractères assez bien dessinés, celui de Mérovée grand, noble, excepté dans sa première entrevue amoureuse qui sent la mignardise du roman-feuilleton, et celui du roi, ne recherchant que ses intérêts, mélange de cruauté, de lâcheté et d'avarice. Il est vrai que dans son apostrophe à ses trésors :

*Sources de mes trésors, après ma Frédégonde,
Vous êtes à mon cœur les premiers biens du monde... ;
Objet de mon envie, objet de mes amours !
Doux trésors ! oh ! je veux vous entasser toujours !*

il est passablement ridicule, comme aussi dans sa première entrevue avec Brunehaut, où il est sur le point de provoquer une femme :

*Si ton sexe et mon rang, ne me défendaient pas
Les épreuves du feu, de l'onde et des combats,
Dans la lice avec toi je descendrais moi-même
Pour demander à Dieu son jugement suprême.*

Cette pièce renferme également de belles situations, des combinaisons éminemment théâtrales, preuve d'une grande imagination, qualité maîtresse de M. Besse.

Cependant le plus grand mérite de cette tragédie est dans son genre : elle est une imitation de la superbe tragédie classique de Corneille que le prestige de M^{lle} Rachel avait ressuscitée. On y trouve du reste nombre de réminiscences du *Cid* :

Chilpéric.
*Denouveauxennemis menacent la frontière
Marche contre eux, mon fils.*

Mérovée.
*Vous me verrez, seigneur,
Triompher ou mourir pour vous au
champ d'horreur.*
Quels sont ces ennemis ?

Chilpéric.
Les leudes d'Austrasie. (¹)
Mérovée. (à part)
Ciel !
etc....

D. Diègue.
*Je te donne à combattre un homme à
redouter,
Plus que brave soldat, plus que grand
capitaine,*
C'est...

D. Rodrigue.
De grâce, achevez.

D. Diègue.
Le père de Chimène.
D. Rodrigue.
Le....

D. Diègue.
Ne réplique point, je connais ton amour....
etc....

*A la cinquième scène du seconde acte,
Mérovée et Brunehaut, dans leur indigna-
tion, accablent de reproches et de malé-
dictions, Frédégonde, qui ne réussit à
placer une parole pour leur dire son
repentir et sa douleur.*

*Cette scène rappelle celle où don Sanche
apporte à Chimène l'épée de Rodrigue
et ne peut pas se faire écouter.*

Les vers, à part quelques petits péchés contre la grammaire ou la versification, sont en général excellents, d'une grande pureté, parfois même d'une beauté remarquable.

C'est également la beauté des vers que nous admirons le plus dans « *Nabuchodonosor* », drame satirico-lyrique en quatre actes, d'une originalité poussée presque jusqu'à l'excentricité :

(¹) Sujets de Brunehaut.

Ce ne sont que démons, dieux, devins, chœurs de Juifs, chœurs de femmes, tantôt exécutant des chants d'une longueur interminable, tantôt débitant des tirades démesurées comme celle d'Ordoroxia, démon de l'ambition et de la cupidité, qui compte deux cent quatorze vers et n'est qu'une partie du prologue.

Disons immédiatement que ce drame ne pourrait être joué sans risquer d'endormir dès le premier acte tous les spectateurs et de ne les réveiller qu'au quatrième, lorsque Nabuchodonosor se met à hurler sur la scène et à la parcourir à quatre pattes, pour aller ensuite se cacher dans les coulisses, d'où il explique sa métamorphose :

*Quel changement hideux de mes membres s'empare !
Ma main se change en griffe et mon esprit s'égare.
Terrible dieu des Juifs ! rends-moi, rends-moi mon corps
Ou plutôt mille fois la mort, la sombre mort. (1)*

Mais à la lecture cette pièce ne manque pas d'intéresser ; la forme d'abord en est très soignée, très élégante, si l'on oublie quelques rimes fausses qui ont échappé au poète ; des passages sont même d'une réelle beauté : citons le chant de Daniel au commencement du troisième acte, et toute la fin du quatrième.

Toutefois aujourd'hui la satire qui fait le fond de cette boutade nous échappe en partie ; c'est regrettable, car l'auteur nous dit lui-même :

« L'intérêt en est tout entier, comme on le verra, dans les allusions à la guerre actuelle (— il écrivait en 1854 —) et les rapprochements du Nabuchodonosor antique avec le moderne Nabuchodonosor.

« Toute l'histoire de cet ancien roi d'Assyrie, nous révèle en lui des analogies frappantes avec l'orgueil, l'ambition, l'hypocrisie, l'esprit persécuteur, l'astuce et tous les autres traits du despote du Nord, si l'on en excepte toutefois le génie dont le Nabuchodonosor antique a, par contre, donné des preuves et laissé des monuments.

« Montrer quelques-unes de ces analogies sous une forme légèrement dramatique, exprimer un peu de cette indignation et de ce mépris qu'inspire à l'univers le grand Tartuffe moscovite, consacrer quelques chants à cette armée de braves qui renouvellent en Orient l'antique gloire de la France, tel est l'unique objet de cette pièce qui, par conséquent, est moins un véritable drame qu'une satire en action affectant parfois le genre lyrique. »

C'est parler assez crûment ; mais les ménagements ne sont guères familiers à M. Besse. Nous n'avons, pour nous en convaincre, qu'à parcourir sa petite comédie : *Un faux misanthrope* ou *Diogène millionnaire*. Il y flétrit dans un langage assez vert l'amour exagéré de la richesse et du luxe :

L'homme vaut aujourd'hui ce que pèse son or.

et la fausse noblesse y est traitée sans pitié.

(1) Rime fausse.

Au reste cette satire comique est supérieurement imaginée, bien conduite, bien écrite, en très bons vers : c'est peut-être ce que M. Besse a fait de mieux.

Quant à ses poésies fugitives, elles n'ont en général pas grande valeur : il en est deux, publiées dans les *Voix du Rhône*, « la Chine, l'Orient et l'alliance des peuples », et « Ambition et tyrannie », qui ne sont autre choses que des extraits de « Nabuchodonosor », retouchés bien souvent désavantageusement. — Dans la satire il charge parfois trop et tombe dans le burlesque :

*La nature radote, étouffons la nature ;
Elargissez les flancs et serrez la ceinture.
Imitez des tonneaux les gracieux contours,
Femmes ! rivalisez d'ampleur avec les tours.*

Ses méditations poétiques : *l'Intuition, Dieu, l'esprit et la matière*, etc... sont d'une fatigante métaphysique :

*Le monde est un tableau sublime où sont dépeints
D'un astre étincelant quelques reflets éteints,
Un jeu d'un ouvrier qui mit dans son ouvrage
Un mobile miroir d'une immobile image.*

etc... etc...

Il a voulu donner à la philosophie⁽¹⁾ la plus abstraite l'habit de la poésie, afin de la rendre moins sèche, moins aride ; mais il n'a réussi qu'à faire passer ce scabreux si agréable au philosophe, dans la poésie qui ne peut le souffrir.

Où il a été plus heureux, c'est dans ses essais d'harmonie imitative, essais assez fréquents, dont nous ne transcrivons que deux :

- 1) *Toi qui faisais siffler sans cesse sur la terre
Les cent sanglants serpents des sombres factions....*

imité de Racine :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?

- 2) *(Sous tes doigts le piano, comme un cheval fougueux, ...etc...
p. Il s'apaise et s'endort : soudain le cri de guerre
Retentit il hennit, frappe du pied la terre, f
Souffle aux indifférents la fureur des combats, ff
Transforme sa furie en indolents ébats ;
Soupire mollement, fuit et s'arrête et vole.*

p...

pp.

(¹) M. Besse avait d'abord débuté dans la philosophie par un ouvrage sur : *La Science et la Foi, ou fondement nouveau de la philosophie appliquée aux sciences, à la littérature et aux arts.*

M. Besse Des Larzes est donc, pour enfin le juger en deux mots, un poète classique, tragique-satirique, ayant plus d'imagination et de facilité de versification que de talent, et autant de qualités que de défauts.

Il est mort en France, il y a quelques années déjà.

Armand de Riedmatten.

M. Armand de Riedmatten, avocat à la barre de Paris, fils de M. Antoine de Riedmatten, ancien conseiller d'Etat et préfet de la ville de Sion, a publié, en 1881, une traduction en vers français du « Faust » de Goethe. C'est jusqu'ici la seule œuvre poétique qu'il ait fait paraître, mais elle le place d'emblée parmi les meilleurs poètes valaisans.

Cette traduction est une œuvre de talent ; et, à proprement parler, elle est un tour de force. Pourquoi ?

Parce que d'abord comprendre Goethe n'est pas donné à tous les Français qui ont appris l'allemand, puisqu'il embarrasse parfois les Allemands eux-mêmes ; elle suppose donc une étude approfondie, une connaissance sûre de la langue de ce grand poète.

Puis il faut une rare habileté de versification, jointe à une patience extraordinaire, pour faire plier à toutes les exigences de mesure, de césure, de rime et d'harmonie, les grandes pensées du philosophe, si abondantes dans Goethe, et, d'ordinaire, exprimées en allemand par de longues périodes qui répugnent à la langue française.

N'omettons pas non plus le tact que réclame la traduction fidèle de passages lestes, passages qui font de *Faust*, une lecture assez dangereuse.

Mais M. de Riedmatten était magnifiquement armé pour cette périlleuse et pénible entreprise ; ce qui le prouve, c'est que non seulement il a réussi à habiller Faust en bons vers français, à lui donner une forme et un caractère dramatiques, ce qui était son but, mais il a encore, tout en s'attachant scrupuleusement au texte original, semé l'élégance, la pureté de style et même la parure dans toute son œuvre.

En outre, il s'entend merveilleusement à changer de ton, suivant les personnages et les circonstances :

Doit-il faire parler les archanges dans le ciel, il prend alors un vers majestueux,

*Et l'antique soleil fait entendre son chant
chœur Dans la alterné des sphères ;
Splendide, mais soumis, il marche à son couchant,
Aux roulements des tonnerres.*

*Sous son regard, dont nul ne sait la profondeur,
L'ange affermit son aile;
Ainsi qu'au premier jour, l'œuvre du Créateur
Est incompréhensible et belle.*

tandis que les esprits ont un langage moins grave, léger, santillant,

*Immortelles étoiles,
Ecartez vos voiles
Et brillez pour lui!
Enfants que balance
Dans sa transparence
Et dans sa clarté
L'éther enchanté,
Que votre innocence*

*Et votre beauté
Rompent la distance,
Et de volupté
De caresse et danse,
Enivrent ses yeux!
Campagne fleurie,
Vals délicieux,
Tendre mélodie*

*De baisers remplie!
Coteaux vaporeux
Au bord des lacs bleus
Rêve d'harmonie!
D'amour radieux
De nymphes, de dieux,
Unis pour la vie,*

Remplissez vos bosquets frémissants et joyeux.

Ces exemples donneront une idée, si faible soit-elle, du talent qu'a déployé M. de Riedmatten dans cette traduction.

Toutefois, il est compréhensible que sur des centaines de vers il s'en soit glissé deux ou trois de boiteux, boiteux pour n'avoir pas le nombre de pieds voulu — c'est une faute très rare, mais qui se rencontre —,

Un assaut serait voisin; il nous faudra ruser.

ou pour n'avoir pas la césure réglementaire,

C'est que le sang est un suc tout particulier.

Par-ci, par là, également, de petites injures à l'harmonie, comme dans ce vers:

Le temps est court, l'art long; et comment vous instruire?

Une licence, aussi, que nous ne pouvons laisser passer, c'est de supprimer, en le remplaçant par une apostrophe, l'e muet final d'un mot, devant une consonne:

La sorcièr' p..... etc.....

Ces fautes, quoique bien insignifiantes, se remarquent d'autant plus que le « Faust » de M. de Riedmatten est d'une perfection de forme partout égale.

Adolphe de Courten.

(1812—1891.)

M. Adolphe de Courten naquit à Sierre en 1812, servit dans les troupes pontificales et mourut en 1891. Il est l'auteur d'un poème de longue haleine intitulé « *Rome chrétienne* » (186....), poème qui n'est au fond autre chose qu'une ode à Pie IX.

Toute de magnifiques sentiments à l'égard du pouvoir et de la personne sacrés du Prêtre-Roi, sentiments revêtus d'une expression noble, grande et correcte, cette ode est vraiment la production d'un poète, mais d'un poète sur lequel nous ne pouvons nous hasarder à porter un jugement, car, de son œuvre, « *Rome chrétienne* » seule a été livrée à la publicité.

Il doit avoir laissé, en manuscrits, des stances sur Sierre, sur Sion, etc.

Louis Dirac.

(1836—1895.)

Louis Dirac est, de tous les poètes valaisans le plus original et le plus intéressant: c'est le véritable type du poète-bohème, une tête à part, extrêmement amusante, dont il ne faut lire les poésies sans connaître la vie.

Né à Saint-Maurice en 1836, il fit, à l'abbaye de cette ville, quelques classes françaises et dès ces années-là se mit à rimailier avec passion, de concert avec un ami, du nom de Perollini⁽¹⁾, dont il avait fait son compagnon d'étude. Ils composèrent, à eux deux, dit-on, une tragédie dont le titre et les vers sont perdus.

Au sortir du collège, Dirac se fit nommer instituteur aux écoles primaires de la ville. Mais un jour, la Direction de l'instruction publique, jusqu'alors peu prodigue d'examens, changea de système et décréta une épreuve pour tous les régents. Dirac qui avait déjà acquis une grande facilité de plume, mais n'avait soigné que cette partie-là, prit peur et se retira, pour entrer dans les chemins de fer. Il réussit vite dans ce nouveau genre de vie et devint bientôt chef de gare à Monthey.

(¹) Actuellement marchand de vins à Paris; il a un frère, cordonnier, à Saint-Maurice.

Cependant il ne tarda pas à abandonner ce poste; et, tout en restant à Monthey, mena dès lors une vie de bohème. Il se fit écrivain public, « afin de gagner des sous », faisant les comptes de celui-ci, les écritures de celle-là, et à côté de cette occupation, n'oubliant pas ses muses, qu'il cultivait souvent, à la façon de Verlaine, sur les tables des cabarets.

Il lui prit fantaisie de fonder avec Bruzès, type qui était en musique ce que lui-même était en poésie, un petit journal baptisé du beau nom de « *Lyre valaisanne* », journal qui, à titre de curiosité, trouva des lecteurs, mais finit par tomber, faute de ressources pécuniaires,

*Car on sait qu'en affaire
Le grand nerf c'est l'argent.*⁽¹⁾

C'est, on le comprend, dans son journal qu'il faisait paraître ses poésies. Toutefois le *Confédéré* du Valais, la *Feuille de Houx*, le *Messager des Alpes*, et d'autres feuilles vaudoises ou genevoises, furent également honorées de ses élucubrations.

Sa fin, survenue pendant l'hiver de 1894-95, fut bien triste: il mourut de froid. Ses dernières années s'étaient écoulées dans la misère,

*Je sais bien que la pauvreté
Est le destin du vrai poète.
Fuyant le luxe et l'étiquette
Il a parfois son bon côté.*⁽²⁾

Recueillir toutes ses poésies serait certainement d'un piquant intérêt, mais chose bien difficile. Contentons-nous de citer l' *Aigle*, *Première brise*; la *Grotte des Fées à Saint-Maurice*⁽³⁾, *l'homme et le serpent* (apologue hébraïque), le *doux message* (ballade), *Jean Chiadærar* (légende grisonne) etc. ...

A juger d'après ce nombre trop restreint de pièces, Dirac était pour n'avoir fait aucune étude supérieure, admirablement doué. Ses poésies, sans être des chefs-d'œuvre, — bien loin de là, — renferment de fort jolies choses, des idées originales, des pensées gracieuses et même souvent sérieuses et profondes, que nous sommes étonnés d'y rencontrer.

L'expression n'est habituellement pas d'une pureté exemplaire, on y sent parfois le travail; il a néanmoins des passages de style très facile et coulant:

(1) Georges Bioley. Chansonnette sur l'Académie de Saint-Maurice.

(2) Opérette « Clichy ».

(3) Qui lui valut un sonnet des plus mordants de Georges Bioley.

*Bientôt les fleurs viendront émailler les bocages,
Les oiseaux dans les bois chanteront le printemps :
Les torrents de nos monts dans leurs âpres rivages
Déverseront, joyeux, leurs flots retentissants ;
Les zéphirs vont souffler doucement, car, heureuse,
La terre voit finir de l'hiver le long cours.
L'hirondelle dira sa note harmonieuse
Au bord du nid chéri formé par ses amours. (Première brise)*

Il faut prendre Dirac tel qu'il est, un poète à la minute, faisant de ses vers un de ses gagne-pain, commandant ses inspirations quand il éprouve le besoin d'en tirer profit, écrivant avec autant de facilité les bons vers que les mauvais.

Emile Delavy.

M. Emile Delavy, de Vouvry, maître de langue française à l'école de Commerce de Moscou, s'était, tout d'abord, révélé poète plein d'espérance en publiant son « *Rhône et Léman* ». Cet ouvrage, en effet, semblait montrer en lui de véritables aptitudes pour la poésie; mais il a depuis gâté sa renommée par des pièces où des vers n'ont aucun sens :

*Bon vieux, auriez-vous la bonté
De me rendre la liberté
Au sein de la mer et de l'onde,
Vivre et nager tout à la ronde;
Je vous paierai, foi de poisson*

où se trouvent des enjambements de ce genre,

*Puis il appelle le petit
Poisson qui vient et qui lui dit*

Il se permet également, sur une large échelle, la licence, que nous avons déjà signalée chez M. de Riedmatten, de supprimer un e muet final devant une consonne.

Et lui conte la grand' merveille.

Mais M. Emile Delavy n'a pas dit son dernier mot et nous pourrions nous repentir de trop nous hâter de l'apprécier.

Nous penserions être incomplet si nous ne citons M. le chanoine Jules Gross, qui a déjà publié de nombreuses poésies et donné, à la dernière séance de l'Académie de Saint-Maurice, un aperçu sur sa tragédie fraîchement élaborée des « *Martyrs thébéens.* »

Nous n'assignons pas de place dans notre travail à ce poète, en raison de l'adage,

Avant de juger un homme attends sa fin !

nous ne faisons que le nommer.

Pensée finale :

Puissent les poètes valaisans sortir de l'oubli où malheureusement on les laisse tomber : ils sont dignes d'un autre sort !

Alphonse Sidler.

Juillet 1897.

